

LA GUERRE DU PACIFIQUE

DU MÊME AUTEUR

La Guerre germano-soviétique (1941-1945), Tallandier, 2013 ; « Texto », 2015, en deux tomes (1941-1943 et 1943-1945).

La Guerre du Pacifique, 1943-1945, tome 2, « Texto », 2019.

NICOLAS BERNARD

LA GUERRE
DU PACIFIQUE

1941-1943

*

Préface de François Kersaudy

TEXTO

Texte est une collection des éditions Tallandier

Cartographie : © Éditions Tallandier/Légendes Cartographie, 2016

© Éditions Tallandier, 2016 et 2019 pour la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4078-6

Notre pays, le Japon, lui aussi, tombe sans retenue dans le fanatisme de cet impérialisme. Une armée de treize divisions, une marine de guerre de trois cent mille hommes, destinée à s'accroître, un territoire qui s'est encore étendu à Taïwan, l'envoi d'un corps expéditionnaire pour réprimer la révolte des Boxers, tout ceci pour rehausser l'autorité et la gloire nationales, décorer de médailles les poitrines des militaires ! Le Parlement encense ces décisions, les savants et les lettrés exaltent ces actions ! En quoi tout ceci agrandit notre peuple ? Quel bien-être est apporté à la société ? Le budget annuel de 80 millions de yens a triplé en quelques années à peine, l'administration de Taïwan coûte, depuis son occupation, 160 millions de yens, les deux cents millions d'indemnités obtenus [du traité de Shimonoseki conclu avec la Chine en 1895] sont partis en fumée, les finances publiques se sont gravement déséquilibrées, les importations augmentent excessivement, le gouvernement ajoute impôt sur impôt, le marché languit dans un marasme prolongé, les mœurs dégénèrent, le nombre de crimes et délits croît de jour en jour, les propositions de réformes sociales ne sont accueillies que par des insultes, les thèses sur l'importance de la diffusion de l'enseignement sont accueillies avec cynisme. Les forces du pays s'épuisent à chaque moment, l'espérance de vie du peuple diminue de jour en jour. Si nous laissons passer plusieurs années sans réussir à mettre fin à cette situation, je crois que l'histoire de ce pays d'Orient, à la dynastie impériale vieille de deux mille cinq cents ans, ne sera plus que le souvenir d'un songe d'une nuit. Ah ! Voilà le résultat que l'impérialisme réserve à notre Japon.

Kôtoku Shûsui (1871-1911),
philosophe de la gauche radicale japonaise, 1901¹

AVERTISSEMENT

À la différence des Occidentaux, pour qui le prénom se place avant le nom de famille, plusieurs pays d'Asie, tels que le Japon, la Chine, les deux Corée, placent le nom avant le prénom (ex. : « Tôjô Hideki », au lieu d'« Hideki Tôjô »). Le présent ouvrage se propose de respecter cet usage.

Par ailleurs, les patronymes chinois sont formulés, dans le présent ouvrage, en chinois simplifié (ex. : « Mao Tsé-toung » en lieu et place de « Mao Zedong »).

PRÉFACE

Comment un seul auteur peut-il produire un ouvrage de cette ampleur ? La question s'était déjà posée lors de la parution du précédent livre de Nicolas Bernard sur la guerre germano-soviétique, qui constituait un véritable tour de force historiographique. Son entreprise actuelle constitue un défi plus imposant encore ; car enfin, la guerre dite « du Pacifique » a embrassé une gigantesque superficie allant de la frontière des Indes aux îles Salomon, et impliqué non seulement les États-Unis et le Japon, mais aussi la Chine, la Corée, la Malaisie, les Indes néerlandaises, la Birmanie, la Thaïlande, l'Indochine, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la France, les Philippines, l'Inde, la Grande-Bretagne et l'URSS. En France ou à l'étranger, il n'existait aucun ouvrage retraçant les relations entre toutes ces nations sur l'ensemble des théâtres d'opérations pendant la période 1937-1945. C'est pourtant ce qu'accomplit ici Nicolas Bernard, en déplaçant sans cesse le projecteur depuis les exécutants sur le terrain jusqu'aux plus hautes instances de décision politique et stratégique. Ce faisant, il décrit minutieusement les convergences et les interactions de préjugés, de craintes, de conflits, de rivalités, de collusions et d'ambitions qui finissaient par créer l'événement ; il brosse aussi avec une remarquable concision le portrait d'innombrables acteurs du conflit, depuis le Premier ministre japonais Tojo jusqu'au Président Roosevelt, en

passant par Tchiang Kai-shek, l'amiral Yamamoto et le général MacArthur.

Ce prodigieux travail de synthèse apportera au lecteur bien des révélations, notamment sur le rôle de l'empereur Hiro-Hito avant et pendant la guerre, sur les rivalités internes parmi les dirigeants japonais qui ont provoqué ce colossal affrontement, sur les considérations qui ont orienté les stratégies les moins rationnelles de part et d'autre du Pacifique, sur le débat concernant la bombe atomique aux États-Unis comme sur le programme nucléaire japonais, enfin sur les contraintes politiques, diplomatiques, industrielles et logistiques qui s'imposaient à tous les protagonistes. En suivant le déroulement du conflit depuis ses origines lointaines, on comprend pourquoi le Japon comptait sur une guerre éclair pour l'emporter sur les puissances occidentales, pourquoi les États-Unis ont été aussi réticents à se laisser entraîner dans le conflit, et pourquoi la Chine nationaliste, malgré ses immenses faiblesses, a énormément contribué à l'enlisement de la machine de guerre nipponne. On apprendra en outre que le Japon n'a jamais cessé d'espérer une négociation avec les États-Unis – pour légitimer l'essentiel de ses conquêtes il est vrai...

Trois autres éléments donnent à cet ouvrage un caractère véritablement unique : d'une part, Nicolas Bernard ne se contente pas de retracer pas à pas le déroulement du conflit ; il étudie aussi les œuvres littéraires et cinématographiques qui ont jalonné son parcours, ainsi que l'évolution des présentations et représentations mémorielles depuis que les armes se sont tues le 2 septembre 1945. D'autre part, l'objectivité de l'auteur suscite l'admiration : chez tous les protagonistes sans exception, il relève constamment les alternances d'héroïsme, d'aveuglement, de machiavélisme, de racisme, de cruauté, d'incompétence, de ténacité et d'idéalisme, en confirmant au passage la

PRÉFACE

règle qui veut qu'au final, la victoire revient à celui qui commet le moins d'erreurs lourdes. Enfin, si cet ouvrage est bien difficile à quitter une fois qu'on y est entré, c'est en grande partie grâce au style de l'auteur, caractérisé par une dextérité peu commune dans le maniement de la ponctuation, ainsi que par un sens aigu de la phrase qui porte ; celle-ci, parmi tant d'autres, en constitue un exemple typique : « Commandant en chef de la 15^e armée japonaise stationnée en Birmanie, le général Mutaguchi fait incontestablement partie de ces traîneurs de sabre qui jalonnent l'histoire des grands désastres militaires – ou des victoires les plus improbables. »

En France, la guerre du Pacifique a longtemps été le parent pauvre de la Seconde Guerre mondiale – à tel point que tous les 8 mai depuis un demi-siècle, politiciens et journalistes eurocentrés célèbrent unanimement et précocement « l'anniversaire de la fin du conflit mondial ». Gageons qu'ils seront beaucoup moins nombreux après la publication de cette œuvre magistrale.

François Kersaudy

INTRODUCTION

L'homme ne sera parfait que lorsqu'il saura créer et détruire, comme Dieu ; il sait déjà détruire, c'est la moitié du chemin fait.

Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*

7 décembre 1941. Partout, la guerre règne. L'Europe plie sous la loi de Hitler, mais la Grande-Bretagne tient toujours, et lui dispute le contrôle de l'Atlantique et de l'Afrique du Nord. Agressée six mois auparavant, l'URSS vient de stopper la Wehrmacht devant Moscou. L'épisode est décisif : les rêves d'« espace vital » qui peuplent la pensée de Hitler s'évanouissent dans le sang et le froid ; l'armée allemande est désormais prisonnière d'un borborygme qui, à terme, causera sa perte.

La guerre ? Les guerres. Car on s'entretue aussi en Asie. Depuis plus de quatre années, l'Empire japonais tente vainement d'écraser la Chine. Or ce conflit régional est parallèle à la guerre européenne. Malgré l'intérêt que lui portent les grandes puissances, il ne s'y mêle pas : États-Unis, Angleterre et URSS ne tiennent nullement à s'encombrer d'hostilités avec Tôkyô, alors qu'au contraire l'Allemagne y pousse le plus possible.

Ce 7 décembre, ces deux incendies n'en forment plus qu'un. L'événement qui les réunit prend place au cœur de l'océan Pacifique, dans l'environnement paradisiaque des îles Hawaii. Peu avant 8 heures du matin (horaire local), une armada aérienne japonaise, lâchée par six porte-avions, bombarde la base américaine de Pearl Harbor. Cet assaut

inouï plonge l'Amérique dans la guerre. Le jour même, c'est toute l'Asie du Sud-Est qui se trouve sous le feu des armées nippones. Désormais, deux conflits simultanés se conjuguent au singulier. À cette date, la Seconde Guerre mondiale mérite absolument son titre.

Pour le Japon, comme pour l'Allemagne, elle s'achèvera par un désastre. Vaincu sur tous les fronts, réduit à l'état de ruines, pris entre le feu nucléaire américain et les chars soviétiques, l'empire du Soleil-Levant se rend – presque – sans conditions, au cours de l'été 1945. Son effondrement libère une vague indépendantiste qui balaie les empires coloniaux d'Asie. Très vite, de nouvelles guerres, décolonisatrices et/ou fratricides, succèdent à une guerre planétaire qui, dans cette région du globe, a déjà causé plusieurs dizaines de millions de morts, majoritairement chinois.

Comme l'atteste ce dernier bilan, le conflit ayant opposé le Japon au reste du monde n'a *rien* d'insignifiant. Il a ravagé les espaces asiatiques, et a mis aux prises d'immenses flottes sur le plus grand océan du monde. Quoique le Japon impérial, on le verra, ait obéi à une logique expansionniste différente de l'Allemagne hitlérienne, les hostilités qu'il a allumées ont profondément interagi avec les événements du théâtre occidental, tant dans leurs origines que dans leur déroulement et leur conclusion. Et s'il est vrai que, pour un Occidental, la lutte contre Hitler apparaissait – et apparaît encore – prioritaire, il est loin d'être certain qu'un ressortissant asiatique tienne le même discours : pour les Chinois, la lutte contre le Japon était un combat pour la vie (la « guerre de Résistance »), tandis que les peuples colonisés, tant par le Japon (Corée, Taïwan) que par l'Occident (Asie du Sud-Est), ont vu dans cette conflagration l'opportunité de prendre en main leur propre destinée.

Malgré son ampleur et son legs mémoriel, un tel conflit demeure méconnu, tant en Occident qu'en Asie elle-même,

comme en témoignent les polémiques qui, depuis un quart de siècle, intéressent surtout les crimes du Japon en guerre (colonialisme, agressions extérieures, massacres, travail forcé, esclavagisme sexuel). Sa qualification elle-même n'est pas neutre. L'expression la plus répandue, « guerre du Pacifique », le réduit à un duel opposant l'Amérique au Japon, en laissant dans l'ombre les très nombreux autres belligérants, dont la Chine. Mais faut-il lui préférer la notion de « guerre de la Grande Asie orientale », inventée par la dictature nippone peu après Pearl Harbor, et reprise depuis par les milieux d'extrême droite japonais ? Le concept de « guerre d'Asie et du Pacifique », plus fidèle à la réalité géographique et politique des événements, semble assurément plus pertinent, mais a été critiqué pour son imprécision, notamment chronologique, si bien que certains historiens, surtout japonais, usent des termes « guerre de Quinze Ans », pour désigner la période qui court de l'invasion nippone de la Mandchourie en 1931 à la capitulation de 1945¹.

Toutefois, cette dernière proposition est tout aussi problématique, car elle intéresse une autre incertitude liée à l'analyse de cette guerre, à savoir son bornage chronologique. La faire débiter par le coup de force de 1931 y inclut certes sa dimension asiatique, mais n'échappe pas à la critique : n'est-ce pas démesurément allonger le conflit, y inclure artificiellement des contextes, des phénomènes, des faits différents ? D'ailleurs, pourquoi ne pas démarrer plus tard, en 1937 (date de l'invasion de la Chine), ou plus tôt, par exemple à la fin des années 1920, comme l'a fait le ministère public américain lors du procès des criminels de guerre de Tôkyô, pour qui la « conspiration japonaise contre la paix » aurait pris figure cette année-là, ou alors pour tenir compte de la dégradation des relations sino-japonaises ? D'aucuns suggèrent même de remonter

jusqu'à 1904 (date d'agression de la Russie par le Japon), voire 1894 (première agression de la Chine par le Japon), ou même 1853, lorsque l'Amérique a, de force, obligé l'archipel nippon à s'ouvrir au monde et à se placer provisoirement sous la dépendance des Occidentaux – ce qui revient à traiter l'expansion japonaise, de la seconde moitié du XIX^e siècle à la Seconde Guerre mondiale, comme un bloc. Quant à faire de 1945 le terme des hostilités, n'est-ce pas omettre que « sortir d'une guerre » ne s'effectue pas du jour au lendemain ?

Au-delà de ces difficultés à qualifier pareil conflit, un constat s'impose : il n'en existe pas, à ce jour, de synthèse destinée à un public occidental, plus précisément français. Les récits anglo-saxons, de la vaste saga de Samuel E. Morison² à celle, plus dispersée, d'H. P. Willmott³, ne traitent que de la lutte entre les États-Unis et le Japon. Les très rares ouvrages existant en français, qu'ils correspondent à des traductions⁴ ou émanent d'auteurs hexagonaux tels que Marcel Giuglaris⁵ ou Bernard Millot⁶, connaissent le même travers, et malgré leur qualité apparaissent singulièrement datés. D'autres théâtres d'opérations, tels que la Chine, la Birmanie, l'Asie du Nord-Est, en sont quelque peu négligés. La dimension culturelle de la guerre, marquée par un racisme réciproque, pourtant mise en lumière par divers historiens tels que Christopher Thorne⁷ ou John Dower⁸ depuis une quarantaine d'années, n'y est guère abordée. Les peuples, leur vécu, leurs attentes, leurs souffrances, leurs mémoires, n'y apparaissent que comme figurants.

Le présent ouvrage s'emploiera à s'extraire de ce cadre, à dépasser la chronique des opérations – indispensable – pour replonger dans le tumulte d'une époque où l'Histoire va si vite qu'elle bouleverse maintes destinées individuelles et nationales ; à revenir sur le dialogue manqué entre puissances,

nourri d'erreurs de calcul et de décisions controversées ; à s'attarder également sur l'objet et l'enjeu de la guerre, à savoir l'Asie elle-même, si méconnue des récits de la période, alors qu'elle connaît, notamment en Chine, des heures décisives ; et à se pencher sur une problématique souvent négligée, bien qu'elle ait fait partie des réalités de ce temps, à savoir le colonialisme.

Différence majeure avec la libération de l'Europe, en effet, la majorité des peuples d'Asie du Sud-Est étaient propriété de la Grande-Bretagne, de la France et des Pays-Bas avant de tomber aux mains des Japonais ; les États-Unis réfléchissaient à leur émancipation, et les intéressés, les colonisés eux-mêmes, entrevoyaient l'indépendance selon un calendrier et des modalités bien différentes... Ces aspirations, ces errements, ont lourdement pesé sur la stratégie des uns et des autres, parfois de manière méconnue, voire imprévue, et ont sculpté le visage de l'Asie.

Ajoutons que ce livre revêt une autre ambition : il s'agit, non pas seulement de moderniser notre approche de ce conflit ou d'en réfuter diverses légendes, militaires ou autres, mais également de combattre plusieurs clichés bien ancrés dans les mentalités occidentales. Le Japon, en effet, reste la cible de stéréotypes qui, après avoir façonné la stratégie de ses adversaires pendant la Seconde Guerre mondiale, ont ensuite imprégné – voire imprègnent encore – notre vision des événements⁹. Ses dirigeants, ses armées, son peuple auraient été davantage qu'un pays, un véritable bloc, peuplé d'êtres étranges, écrasés par l'esprit de groupe, à la fois sauvages et esthètes (voyez les *kamikazes*), violents, fanatiques et hypocrites par essence, entraînés autant par la fatalité que par eux-mêmes sur la pente de la tyrannie et de la guerre. On verra qu'il n'en est rien, que l'empire du Soleil-Levant a, comme les

LA GUERRE DU PACIFIQUE

autres belligérants, connu des tensions intérieures que ses ennemis, en temps de guerre, n'ont toutefois pas exploitées – ou trop tardivement. Des deux côtés de la ligne de front, c'est hélas le carnage qui a occupé les esprits et mobilisé les intelligences.

Première partie
Vers la guerre

CHAPITRE PREMIER

NOUS DÉCOUVRONS, À CETTE HEURE, LE PÉRIL JAUNE

*Fais attention où tu marches, car tu marches
sur mes rêves.*

William Butler Yeats

1853 : l'Amérique force le Japon à s'ouvrir au monde ;
1868 : le Japon se débarrasse du shôgounat et se modernise à toute vapeur ; 1895 : le Japon arrache à la Chine voisine les îles Taïwan et Pescadores ; 1905 : le Japon vainc la Russie et s'implante en Mandchourie ; 1910 : le Japon annexe la Corée ; 1914 : le Japon se rend maître des territoires allemands en Asie et dans le Pacifique ; 1915 : le Japon cherche à imposer ses Vingt et Une Demandes à la Chine ; 1918 : le Japon, pour quatre ans, envoie une armée en Sibérie ; 1931 : le Japon s'empare de la Mandchourie ; 1932-1936 : le Japon étend son influence en Chine du Nord ; 1937 : le Japon envahit la Chine ; 1940-1941 : le Japon s'établit en Indochine française ; 1941 : le Japon bombarde les îles Hawaii et s'attaque à l'Asie du Sud-Est...

À lire cette chronologie, Pearl Harbor donne parfois l'impression d'être la résultante d'un « processus de collision » entre l'empire du Soleil-Levant et les États-Unis.

La guerre du Pacifique, dans cette logique, ne serait que le dernier acte d'une tragédie prenant sa source dans la seconde moitié du XIX^e siècle, lors de l'ouverture – forcée – du Japon au monde. De nation médiévale, le Japon se serait du jour au lendemain transformé en machine de guerre fanatisée, ne s'accomplissant que dans la violence et la conquête, jusqu'à s'attaquer à l'Amérique. Son expansion ferait penser au « blob », ce fameux monstre de science-fiction dont l'unique raison d'être est d'ingurgiter l'humanité, et qui ne cesse de s'agrandir à chaque repas...

Pareille thèse n'est pas seulement le produit de clichés occidentaux sur le Japon. Dans le quart de siècle ayant suivi la guerre, une historiographie japonaise marquée à gauche a traité le Japon impérial comme un tout : l'impérialisme, le despotisme et le capitalisme auraient caractérisé la politique des castes dirigeantes dès le début de l'ère Meiji (du nom de l'empereur au pouvoir de 1868 à 1912), avant d'accoucher, au cours des années 1930, d'un régime fasciste et de la guerre. Bref, comme l'écrit Michel Vié, s'est dessinée « une tendance à chercher l'origine de la guerre, non dans un rapport entre les transformations du milieu international et l'évolution interne du Japon, mais dans la fatalité d'un impérialisme qu'on disait issu d'une contradiction entre l'État et les forces populaires¹ ».

Cette lecture, si fréquente qu'elle soit, est problématique à deux titres. D'abord au regard de l'histoire du Japon, dans la mesure où cette image d'un fleuve impétueux a été réfutée, sinon nuancée par les études ultérieures, lesquelles ont montré que le cours d'eau avait suivi bien des méandres, connu bien des caprices, traversé des époques et des régions bien différentes avant son embouchure. Ensuite parce qu'une interprétation fataliste des origines de la guerre du Pacifique commet l'impair de centrer l'intrigue sur les relations américano-japonaises, aux dépens d'une

vision plus globale de l'engrenage, à l'échelle mondiale et surtout asiatique.

Si l'expansion domine la politique étrangère du Japon depuis son accès à la modernisation, elle s'effectue par à-coups et opportunisme, obéit à des motifs contradictoires, à des rivalités de courants, à des crises successives, à des initiatives isolées ou à des stratégies de cabinet, à l'activisme des uns et au silence des autres, et surtout à des contextes nationaux et internationaux différents, de l'apogée du colonialisme à l'émergence des États-Unis, de l'affaissement de l'Europe lors de la Première Guerre mondiale au triomphe des fascismes.

LA MODERNISATION JAPONAISE ET SES AMBIGUÏTÉS

Revenir au milieu du XIX^e siècle apparaît indispensable dans la mesure où l'Asie, telle qu'elle deviendra acteur et objet de la guerre du Pacifique, commence à y prendre figure. De la Sibérie au Pacifique, de l'océan Indien à l'Asie du Sud-Est, les grandes puissances occidentales (plus particulièrement la Grande-Bretagne, la France, la Russie et les États-Unis) s'y taillent alors de vastes empires. Ce colonialisme invétéré bouleverse en profondeur le continent : il assujettit des centaines de millions d'Asiatiques à l'Occident ; il ébranle durablement la Chine, qui finit par s'effondrer sur elle-même ; et il pousse le Japon à se battre pour non seulement conserver son indépendance, mais également pour se faire respecter, en se modernisant de l'intérieur, et en acquérant lui aussi sa « place au soleil »... sans toutefois commettre alors l'irréparable. Pour erratique qu'elle soit, l'expansion japonaise traduit l'ambivalence que nourrit le pays du Soleil-Levant envers l'Occident, à la fois craint et admiré, et qu'il s'agit de rattraper sans renier ses racines.

*Un « splendide isolement » intenable
face aux impérialismes*

Au XIX^e siècle, l'Asie en général et le Japon en particulier ne peuvent plus échapper à l'expansion occidentale. Décennie après décennie, l'Europe s'y adjuge de gigantesques empires coloniaux : les Pays-Bas possèdent déjà l'Indonésie ; la Grande-Bretagne achève la conquête des Indes, étend sa souveraineté sur la Malaisie, Bornéo, l'Australie, la Nouvelle-Zélande (ces deux derniers pays deviendront au début du XX^e siècle des dominions, États indépendants mais rattachés à la Couronne britannique) ; la France n'est pas en reste, prenant pied aux Comores, à Madagascar, à Tahiti, en Nouvelle-Calédonie, puis en Indochine, rattachée au ministère des Colonies en 1887 ; unifiée en 1871, l'Allemagne recherche elle aussi sa « place au soleil », et fait main basse sur plusieurs archipels du Pacifique sis entre le Japon et Hawaii ; la Russie, de son côté, s'implante en Sibérie, convoite les îles Kouriles et Sakhaline.

Une jeune nation, les États-Unis d'Amérique, n'est pas en reste. Avant même d'avoir achevé la conquête des terres continentales, certains Américains visent déjà le Grand Océan. Comme l'indique l'historien Jean Heffer, « l'expansion vers l'ouest qui poussait la population à s'installer dans les plaines au-delà des Appalaches balisait la route du futur et pointait vers le Pacifique. Il fallait donc prendre acte des forces profondes qui modelaient l'histoire humaine et pousser les pions des États-Unis dans l'océan de l'avenir² ». Depuis la fin du XVIII^e siècle, en plus des missionnaires, des baleiniers américains écument le Pacifique, dont on s'est aperçu qu'il constituait une fabuleuse réserve de cétacés. Ces chasseurs cartographient l'océan, découvrent de nouvelles

terres. Hawaï, un archipel situé à 3 000 kilomètres des côtes californiennes, et où ces baleiniers accostent en 1819, devient un centre névralgique de ce commerce³.

Ces forces désunies convergent sur la Chine. Première puissance mondiale jusqu'au XVIII^e siècle, elle est désormais fragilisée par une démographie galopante, un gouvernement affaibli, une bureaucratie fossilisée, des désordres religieux et des insurrections périphériques. La guerre de l'Opium, qui l'oppose à la Grande-Bretagne de 1839 à 1842, se solde par « la plus exemplaire des raclées », selon le mot de Lord Palmerston⁴, la puissance de feu des canonnières britanniques ne faisant qu'une bouchée des fortifications côtières chinoises. Une autre expédition militaire franco-britannique, en 1860, conduit à la chute de Pékin – et au sac du palais d'Été par nos troupes⁵.

Vaincue, la Chine est aussitôt humiliée, contrainte dès 1842 de conclure une série de traités dits « inégaux » avec les Britanniques, mais aussi les Français, les Russes, les Américains, en attendant les Allemands. Elle doit ouvrir ses ports aux denrées occidentales, qui bénéficient de facilités douanières, outre de concéder des enclaves territoriales aux puissances étrangères (notamment Hong Kong à l'Angleterre), et d'octroyer aux ressortissants occidentaux l'extraterritorialité, c'est-à-dire qu'ils n'auront à répondre de leurs infractions en territoire chinois que devant leurs juridictions nationales respectives. Violentée, la Chine s'ouvre à l'Occident, mais le maelström politique et social qui en résulte conduira à la chute de la monarchie au début du XX^e siècle.

Le Japon vit dans un « splendide isolement » depuis deux siècles, sous l'égide du shôgounat, une dictature militaire gouvernant au nom d'un empereur (le *Tennô*, réduit au statut d'autorité spirituelle) : va-t-il subir le même sort ? Autour de lui, les Européens se rapprochent, lui demandent

de s'ouvrir à eux. En 1853, comme les baleiniers américains réclament de faire relâche dans l'archipel, à la fureur de leurs concurrents japonais, une flotte de guerre américaine fait irruption en baie de Tôkyô (on dit alors Edo)⁶. Sous la menace, le shôgounat en est réduit à signer, à son tour, des traités inégaux avec les puissances occidentales, identiques à ceux extorqués au voisin chinois. Ce qui sauve alors l'indépendance nationale n'est autre que la rivalité de ces prédateurs : comme aucun d'entre eux n'a intérêt à laisser l'un de ses concurrents s'adjuger un tel archipel, le Japon gagne un répit pour préserver les lambeaux de sa souveraineté. Du reste, les États-Unis, eux-mêmes empêtrés dans la guerre de Sécession (1861-1865), n'ont guère de temps à consacrer au Japon, qu'ils n'ont pas l'intention de satelliser.

Cependant, au sein de l'archipel, les concessions du shôgounat aux « barbares étrangers » ont attisé une réaction patriotique et xénophobe, tandis que l'ouverture des ports au commerce étranger bouleverse l'économie. En 1868, deux clans, Satsuma et Chôshû, renversent le régime shôgounal⁷ et lui substituent un nouvel État dominé par la figure du jeune empereur Meiji, autour de laquelle s'unirait une nation menacée de l'extérieur⁸. Incarnation millénaire de la continuité nationale, seule la monarchie apparaît susceptible de légitimer les mesures que compte prendre la nouvelle caste au pouvoir aux fins de sauver le Japon de l'appétit des puissances.

Ces réformateurs établissent ainsi un régime à la fois conservateur et progressiste. À cette fin, ils s'emploient à créer l'illusion d'une tradition et de la transcendance, portées par l'empereur : majesté divine et politique, faisant l'objet d'un catéchisme officiel (le shintô d'État), le monarque incarne le *kokutai*, concept fourre-tout et donc difficile à traduire, renvoyant à la fois à l'« idée nationale » ou à l'« organisation

du pays », à la « politique nationale » comme à l'« essence nationale »⁹. Le Trône, de par ses origines surnaturelles, de par sa continuité ininterrompue depuis l'aube des temps, se revendique à la fois comme la figure, l'âme, la mémoire, la moelle épinière et la singularité de la nation japonaise. La mystique de l'Empire japonais le décrit comme un « État-famille », une communauté de sang s'appuyant sur le culte des ancêtres, et dont le Trône est à la fois le sommet et la source¹⁰. Le régime en appelle également à des valeurs confucéennes, telles que la piété filiale, la fidélité, la loyauté, tant à l'égard du Trône que du chef de famille. Exemple de ces manifestations : le portrait du monarque, présent dans les établissements publics et les navires de guerre, à préserver *impérativement* de la destruction, et devant lequel, à partir de 1874, il faut se prosterner¹¹.

En pratique, cependant, l'intéressé est réduit à un rôle symbolique. La réalité du pouvoir est détenue par ses conseillers, les « oligarques », qui, à la suite du shôgounat, prétendent désormais représenter sa volonté divine. Ce sont eux qui lancent le train des réformes pour convaincre les Occidentaux qu'ils n'ont pas affaire à une banale royauté indigène, mais à une nation capable de se hisser au même rang qu'eux. Ils mettent en place un État fort, centralisé, doté d'un budget national régulier, d'une législation fiscale harmonisée, puis, en 1889, d'une Constitution, la première en Asie, laquelle pose les fondements d'un régime parlementaire. En quelques années, le Japon s'industrialise, met sur pied un vaste réseau d'infrastructures ferroviaires et maritimes, se dote d'un appareil militaire permanent à partir de la circonscription (instaurée en 1873). « Un pays riche, une armée forte » (*fukoku-kyôhei*), tel est le slogan qui résume ces années de bouleversements.

Le Japon se met également à l'école de l'Occident, qu'il s'agit de connaître pour mieux anticiper les actions. On

fait appel à de nombreux spécialistes étrangers, on expédie également plusieurs étudiants japonais dans les principales puissances mondiales. L'appareil militaire, pour se limiter à son cas, se scinde en deux branches : le clan Satsuma se lance dans la construction d'une puissante marine de guerre, avec l'aide des Britanniques et des Français, tandis que le clan Chôshû s'attaque à la création d'une armée de terre, en s'inspirant des modèles français et prussien¹². Cette scission sera toutefois à l'origine d'une persistante mésentente de ces deux forces militaires – on y reviendra.

L'Occident fait aussi son entrée dans les débats d'idées qui agitent ce Japon en pleine métamorphose. Écrivains et philosophes étrangers sont traduits en japonais, et nourrissent des aspirations libérales (déjà présentes dans la pensée politique nippone)¹³ ou racialistes (quoique le Japon soit lui-même en butte au racisme blanc, il témoignera d'un sentiment de supériorité paternaliste et colonialiste à l'égard des « frères jaunes »)¹⁴. Progrès du libéralisme, désordres sociaux engendrés par les mutations économiques n'empêchent nullement, pour l'heure, de consacrer la prédominance des oligarques. Au demeurant – et pas plus qu'ailleurs –, les premiers pas du parlementarisme n'interdisent nullement au Japon de participer à la curée coloniale de l'époque, bien au contraire.

L'émergence du « péril jaune »

L'heure, en effet, est aux grands empires. Craignant d'être grignoté, comme la Chine, et soucieux de sa sécurité en cette époque de voracités impérialistes, le pays du Soleil-Levant devient, à son tour, un prédateur. Il est vrai que, sur le plan intérieur, l'émergence d'une opposition libérale, à la suite de l'instauration d'un Parlement, ne se traduit nullement par des appels à la modération diplomatique,